

AU MONT-TENDRE

Pour remettre le physique et le moral après une semaine chargée de travaux est-il remède plus salubre qu'une partie de patinage ou quatre heures de marche en montagne ? Evidemment non ! Tandis que dimanche 13 courant, chacun s'en allait jouir à plaisir du sport que la clémence de l'hiver fait de plus en plus rare, nous avons préféré, mon ami X et moi, pour cette fois, nous élever sur le flanc oriental de la Vallée, avec le secret désir de percer ces sombres nuages qui se traînaient lentement le long des pentes... A la hauteur des Esserts déjà... tableau sublime, le soleil resplendissait de ses rayons et les paillettes de givre déposées sur les arbres par le brouillard de la nuit étincelaient de mille feux. La température est celle d'un beau jour de printemps ; les pélerines sont superflues et encombrantes ; force est de les dissimuler dans les branches d'un sapin pour les prendre au retour où elles ne seront point de trop. La marche est d'abord très facile ; jusqu'aux *Quatre-Puits* l'épaisseur de la neige n'atteint pas en moyenne 10 cm. Plus haut les choses se compliquent ; la neige est quelque peu durcie, mais pas assez pour supporter le poids du corps, aussi à chaque pas, la croûte ne résiste pas à la pression du pied et la marche en devient assez pénible. La bise de la semaine dernière a positivement balayé la neige sur les flancs des sommités, et l'a amoncelée dans les creux et derrière les obstacles en des gonfles tellement durcies par la pression de l'air que les clous des chaussures n'y mordent qu'avec peine. La mer de brouillard et les Alpes claires ! C'est bien ce que nous attendions ! Effectivement une nappe de brume s'étend sans solution de continuité sur la plaine suisse entre les Alpes et le Jura, à une altitude supérieure à 1000 m. Rien n'en interrompt la monotone régularité, ni Jorat, ni Salève. C'est la mer de brouillard, idéale, telle qu'on la peut rêver facilement, mais telle qu'il est rare de la contempler sous un aspect aussi imposant et aussi grandiose. Et des milliers d'êtres humains frissonnent sous cet impenétrable rideau... Brrr...

A ce tableau grandiose, les Alpes forment un fond plus grandiose encore. Les arêtes toutes blanches, les couloirs apparaissent avec une netteté, un relief qui ne se peuvent dire. La chaîne bernoise, encore directement éclairée par les rayons du soleil à son déclin, est merveilleuse de clarté et de blancheur, tandis que le Mont-Blanc et les fières aiguilles qui l'environnent, sont déjà noyés dans l'ombre bleuâtre qui précède le crépuscule. Pareil spectacle ne peut être admiré assez longtemps ; poussé par une force invisible le regard revient sans cesse à ce monde de neige et de glaces, ruisselant de lumière et qui jette en l'âme, je ne sais quelle indéfinissable sensation.

L'air est vif et malgré soi, il faut s'arracher à cette muette admiration, dire non pas adieu, mais au revoir à la magnificence de cet instant que l'on voudrait faire durer encore... et retourner, — tandis qu'on aimerait monter toujours — là tout en bas...

IGREC.